

François Hébert, Michel A. Thérien, Geneviève Blais

Hugues Corriveau

Numéro 136, hiver 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62306ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2009). Compte rendu de [François Hébert, Michel A. Thérien, Geneviève Blais]. *Lettres québécoises*, (136), 38–39.

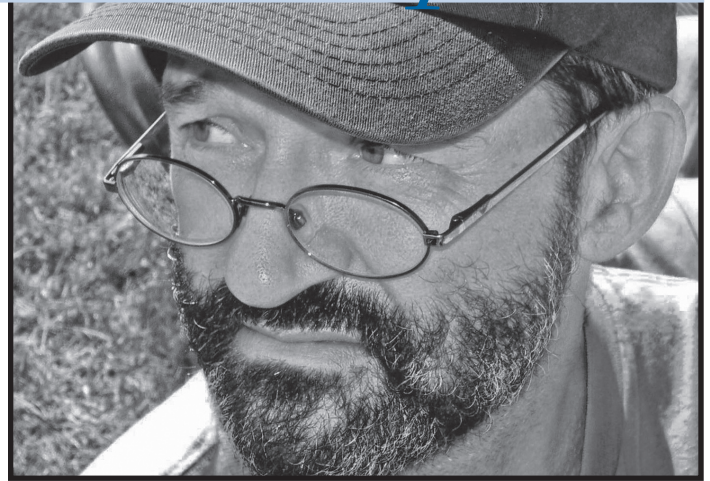
★★★★ 1/2

François Hébert, *Poèmes de cirque et de circonstance*, Montréal, l'Hexagone, coll. « L'appel des mots », 2009, 96 p., 15,95 \$.

Et si on riait

Et si on écoutait la musique.

Quand on lit François Hébert, Erik Satie n'est pas loin à l'oreille, *Les Gnosiennes*, ses titres curieux ou baroque, car le poète ici n'est jamais trop sérieux pour que le rire ne vienne pas au cœur, jamais trop farfelu pour qu'on ne sente pas un certain désespoir, tout au moins une manière de prendre le monde très, mais très au sérieux. C'est toujours décalé par rapport à ce que les normes du conformisme poétique édictent, mais c'est toujours chantant, hurlant, matériel, concret, dérisoire ou de guingois. Pourquoi Satie? Pour des titres, tout simplement, pour l'humour implicite et délinquant. Retenons au passage ces pièces pour piano seul: *Trois Morceaux en forme de poire* (1903), *4 Préludes flasques (pour un chien)* (1912), *Embryons desséchés* (1913), *Vieux Sequins et Vieilles Cuirasses* (1913), *Les 3 valse distinguées du précieux dégoûté* (1914), *Sonatine bureaucratique* (1917). Mais alors, que vient faire notre bon vieux François Hébert parmi ces notes? Aucune discordance, allons. Des titres de poèmes: « Je lûmes des poètes », « Salamalecs l'homme », « Dans la loge de Pavarotti (à la Castafiore) », « Crâne en voyage organisé », « Joufflu », « Sammy Frey en Sam Beckett »! Il y a de cela, non?



FRANÇOIS HÉBERT

il en rajoute... Alors, tant qu'à écrire, faisons-le drolatique et primesautier. On remonte dans l'autobus 51? D'accord: « la porte fait pchhh / rime avec le Pepsi que l'on débou pchhh / sauf que le bus est reparteuftenfti » (« Parti pour la gloire », p. 13). Bon, on me dira! D'accord, d'accord! C'est pas ce qu'il y a de plus profond, de plus joli, de plus... quoi? Ça sonne et ça résonne, pourtant! Et la poésie? Elle fouisse, sans doute, sous tout ce fatras d'esbroufe sonore, de ce clinquant de pacotille. Et pourtant, quelle dégaine, quel culot d'envoyer cela à la face des bien-bardés. Est-ce que j'aime cela? Je n'en sais trop rien... probablement pas du tout, en fait... parce que c'est tellement loin de mes préoccupations personnelles, de ce que j'aime lire, de ce qui m'accroche. Mais je ne peux m'empêcher de voir là une recherche qui fait écho au siècle dernier, qui réclame une liberté effrontée et joyeuse.

TOUT TONNE ET DÉTONNE

Je me suis contenté de citer les quelques tout premiers poèmes, mais c'est presque toujours de la même eau, même quand le sérieux vient donner du glas sous la langue: « bientôt pour t'éblouir / n'aurai plus mes bluettes / mon parler vert / ni jour ni nuit / pour t'égayer de lunes / pour t'admirer / ni de lunettes / ni mon français dolent / ni roses nirvanas névroses / ni voix ni langue ni / lulette » (« Blues du blanc de mémoire », p. 89). Ce recueil est réservé à ceux et celles qui ont le goût de danser dans les voyelles, dans les références, dans tous les sens. Un beau recueil curieux, sous des notes en couac ou en croche.

DU SENS ET DES AUTRES

Dès le poème « Seuil », on croit rêver tellement la simplicité de la chose sort de l'ordinaire et convoque, du même souffle, à la réflexion: « on étouffait / on a lu des auteurs / fredonné avec Cohen / s'est tapé l'Isidore Isou / On a été préoccupé avec Winnicott / on est allé jouer dehors avec Michaux / il a fallu rentrer / on a fait des efforts // on est toujours dehors » (p. 9). Quand on sait qu'Isidore Isou a écrit, entre autres, *L'Agrégation d'un nom et d'un messie* ou encore *Traité de bave et d'éternité*, on ne sera pas surpris des références. Or, ce recueil en est un d'accompagnement, comme souvent chez Hébert qui convie ses lectures, ses auteurs, ses proches, ses mondes.

ET SI ON SE PROMENAIT UN PEU

je primes la 51 teuf teuf [...] / même moi je savions pas ousque j'allais / on trouve ousque teuf teuf teuf dans Montaigne / Verlaine et nos campagnes / pour aller pondre un beau poème / bel œuf tout neuf teuf teuf il faisaient beau / teuf puis subito plic / et puis plic plac / beaucoup plac plouc / plus fort il pleuvait alors teuf teuf / à poploc folie (« Je lûmes des poètes », p. 11).

Bon, on me dira! Mais quoi? Je répondrai, avec Hébert: « TEUF! » Il faut bien que ça dérape, que ça rigole, que ça mouille un brin de déglingue par-ci, par-là.

IL FAUT L'ÉCOUTER LIRE

Car l'oralité implicite de cette poésie, François Hébert en fait un show formidable devant qui vient l'écouter. Ça rit, ça se bidonne, ça se bidoche! Et il aime cela, et

★★★★ 1/2

Michel A. Thérien, *Terre de faïence*, Ottawa, David, coll. « Voix intérieures », 2009, 92 p., 17,95 \$.

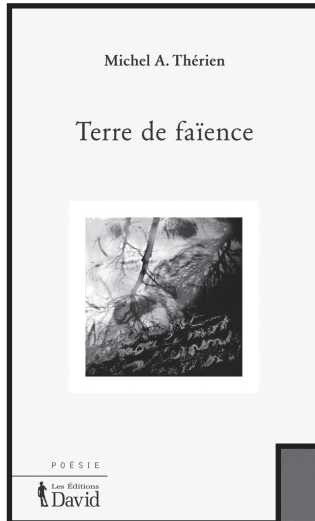
Urgence pour la terre

Un tremblement de crainte.

Du vertige et de l'espoir, pénultième recueil de Michel A. Thérien, avait été, à juste titre, retenu comme finaliste au Prix de poésie du Gouverneur général du Canada. Cette fois-ci, dans *Terre de faïence*, Thérien approfondit sa vision de la précarité du monde en creusant les cassures et les fragilités de cette vieille terre qui nous abrite. « L'argile fissurée / dans l'inexorable cri

du monde» (« Argile », p. 17) s'ouvre sur une souffrance qui prend corps dans le cœur même du poète, en une osmose que le chant intérieur magnifie.

LE POÈME COMME INSTRUMENT



Michel A. Thérien a en haute estime le pouvoir de la poésie pour accéder à l'intériorité d'une matière qui se perd, s'empêtre dans le noir mouvement des guerres ou la dissolution des déperditions : « un battement / dans l'acuité de l'instant / sur une terre de faïence / devient bruit / au creux de la main / qui écrit » (« Filigrane », p. 34). Parole salvatrice, en quelque sorte, qui fait perdurer l'espoir insensé d'une suite autrement, d'un avenir différent : « une aimance / subtile de l'inachevé / perpétue le désir » (« Ellipse », p. 47).



MICHEL A. THÉRIEN

BATTEMENTS SOURDS

Tout le recueil se joue là entre la catastrophe presque agonique et la volonté de dire, de dénoncer, de souligner l'inachèvement, mais aussi d'insister sur la perpétuation d'une vie qui vient aux mots, au secret des paumes, dans l'élan de l'écriture : « d'où le poème / s'extirpe plonge et plane / dans une liberté d'oiseaux / d'ailes et d'envols / pour échapper / aux mortiers métalliques / d'une cage » (« Lettre », p. 64).

DANS LA DURÉE

Par chance, un couple veille, s'obstine : « La nuit était en nous / comme des brins de poussière / des cendres de lumière mauve // et j'enfouis dans mes poings / serrés contre l'oubli / les fossiles de nos deux corps / embrasés » (« Anémones », p. 69). Résistance contre la dérégulation, résistance pour que des passions surnagent dans le relâchement incessant des heures. Car, semblablement, « l'amour est une violence qui étreint » (« Amour », p. 72). Il faut que cette violence-là, plus féconde sans doute, fasse en sorte que la terre soit toujours et encore habitable.

JUSQU'AU DERNIER MOT

Le désir de survivance tient le poète éveillé, aux aguets, dans l'urgence de conférer à la parole un pouvoir radical : « je tue en nous tout ce qui nous tue / et au petit jour j'irradie toute vie extérieure / pour qu'au soleil levant // le soleil se lève encore » (« Lieux intérieurs », p. 82). Cette foi sans borne tient la poésie au milieu même de la vie pour que le sens fasse surgir au-devant des heures les heures encore possibles des rencontres et des passions.



Geneviève Blais, *Le manège a lieu*, préambule de Wei-Wei, Montréal, Poètes de Brousse, 2009, 96 p., 15 \$.

Chine, ma douleur

Fascination impérative.

Wei-Wei cerne bien, dans son préambule au *Manège a lieu* de Geneviève Blais, les tensions sous-jacentes qui soutiennent les mots de la poète : « Rythme en cascades qui enfile syllabes et sons / qu'accompagne odeurs, couleurs et bruits / des lointains, de l'ailleurs, de là-bas, / et brusques bouffées d'angoisse lors d'un saut, d'une plongée, d'une chute / dans l'insondable, l'insaisissable de *wo shi*, de je suis. » (p. 9) Ce recueil fait suite à un séjour de deux ans de l'auteure en Chine.

DIRE « JE SUIS », AUTREMENT

S'il est évident que Geneviève Blais a évité la facilité, proposé une langue à la limite du classique et de l'éclaté (on a souvent l'impression que les blocs de textes sont écrits en vers comptés), c'est pour mieux rendre la complexité émotive et viscérale que ce dépaysement lui a causée : « collision les autres cognent les autres / démantelés à force de particules de chocs / je perds pied sous les secousses la terre / tremble je dévale et l'attraction a lieu / ce qu'il y a de magnétique dans le corps / dans ce corps comme dans tout corps / cherche à s'écraser à prendre forme » (« Manège un », p. 17). L'impact dont témoignent ces lignes est incontestable, et la confiance que nous en fait l'auteure rappelle le journal poétique. Huit « manèges » vont lui permettre de tourner autour de ce décentrement, de cette vrille qui emporte toute conviction. Entre la cruauté et le désenchantement, entre la peur d'accoucher mal des mots et de perdre le sens, le nord, la voix, la poète s'emporte.

MAIS OÙ EST LA NOUVEAUTÉ ?

Et c'est sous l'aspect souvent conventionnel des réflexions, des situations prévisibles que le recueil perd un peu de son acuité. Le surpeuplement, le manque d'isolement, le dépaysement, toute sensation qui sent, hélas ! un peu trop le convenu. Prenons pour exemple ce poème énumératif qui déploie l'image la plus évidente qu'on puisse avoir de ce pays :

*les gens accoudés sur leurs genoux les files
les longues files les bus bondés
rues bondées marchands de légumes étals
à chair cireurs de chaussures et les enfants
des garçons plein les rues majong et cartes
le son du gong cithares klaxons la foule
les gens leurs yeux et les nôtres on a tous
l'air de bêtes de cirque carrousel dragons
les frontières accourent nous transpercent
prochain arrêt camarades descendez lai lai
(« Manège deux », p. 27)*

Par chance, la qualité littéraire du livre, son rythme soutenu et brisé, haletant même, tous ces éléments font de ce recueil un objet qui mérite peut-être qu'on s'y attarde. ■